

Jean 20, 1-18 : C'est aujourd'hui qu'on ressuscite !

Dans les faubourgs de Jérusalem, ce dimanche-là, tôt le matin, alors qu'il fait encore sombre, une femme se rend sur une tombe. On ne sait pas pourquoi, mais c'est sans doute pour se recueillir en mémoire d'un homme, nommé Jésus, crucifié, comme tant d'autres, ce vendredi.

Cette femme s'appelle Marie de Magdala. Il n'y a pas d'autres femmes dans ce récit raconté dans l'Évangile de Jean.

Marie de Magdala, ou Marie-Madeleine, c'est la pécheresse pardonnée, identifiée peut-être, avec la pécheresse de l'onction chez Simon, dans l'Évangile de Luc. C'est la femme qui était aux pieds de la croix, ce vendredi-là, avec d'autres femmes, comme la mère de Jésus. C'est la femme qui aime Jésus, quelle que soit sa manière à elle de vivre son amour, c'est la femme qui pleure, envahie par la douleur d'avoir perdu dans des conditions tragiques et ignominieuses celui qu'elle aimait. C'est la femme inconsolable qui est là de bonne heure au tombeau.

Contrairement à ses compagnes, dans les autres évangiles, Marie de Magdala ne se pose pas la question : « Qui roulera la pierre devant le tombeau ? ». Lorsqu'elle arrive sur le lieu de la sépulture, au milieu de ses larmes, elle voit quelque chose d'inattendu : la pierre a été enlevée du tombeau. Cela tient en quelques mots, pas plus. Pas d'explication, mais une réaction rapide et immédiate : Marie de Magdala éprouve le besoin de partager sa stupeur avec les disciples. Il faut qu'elle leur dise sa découverte ! Commence alors un va et vient qui prend l'allure d'un marathon. Pierre et le disciple que Jésus aimait, et que la tradition assimile à Jean lui-même, courent au tombeau. Les deux hommes courent dans la pénombre du jour qui se lève à peine, l'un devançant l'autre, puis l'autre se faisant rattraper par le premier. Les deux disciples courent pour vérifier cette affirmation curieuse que Marie de Magdala est venue leur dire : « Ils ont enlevé du tombeau le Seigneur et nous ne savons pas où ils l'ont mis ». C'est une autre manière de dire que le tombeau est ouvert. Il faut juste en faire le constat. Mais... si le tombeau est ouvert et qu'en plus, supposons qu'il soit vide, alors c'est que l'incroyable se serait produit ? s'est produit ? On peut imaginer que beaucoup de choses se bousculent dans leur raison et dans leur cœur, dans tout leur être. Et quoique nous en pensions, quelle que soit l'idée que nous nous fassions de la résurrection, quelle que soit l'idée avec laquelle nous sommes venus ce matin écouter ce culte, les récits que les Évangiles nous font de cet événement étonnant, tout d'abord un questionnement auquel il n'y a pas encore de réponse, si toutefois il y en a une. Les deux hommes sont devant le tombeau. Le disciple bien aimé regarde mais n'entre pas. Mais il constate que tout est en ordre. Puis Pierre arrive, il entre, il constate cet ordre méticuleux : les bandelettes et les linges soigneusement pliés. Pourquoi cette précision ? peut-être pour indiquer aux lecteurs que le corps de Jésus n'a pas été enlevé. Si le corps avait été dérobé, il y a peu de chances que les « voleurs » aient pris soin de plier les différents linges.

Puis le disciple bien aimé entre à son tour, voit et croit. Que voit-il ? Rien. Que croit-il ? Quelque chose qu'il ne voit pas. Sa foi repose sur un vide, provoqué par un corps qui n'est plus à la place où il devrait être. Personne

dedans, mais apparemment, personne dehors non plus. La foi qu'ils vont proclamer plus tard jaillit de ce qu'ils ne voient pas maintenant et qui fait naître en eux une espérance insensée. C'est exactement la situation dans laquelle nous sommes aujourd'hui. Ceux qui croient, proclament quelque chose qu'ils n'ont pas vue mais qui donne un sens à leur vie, un amour à leur vie, une espérance à tout ce qu'ils entreprennent. Juste l'espace d'un instant, ces personnes font l'expérience indicible d'une présence. Cela peut paraître improbable, et cela peut heurter les esprits les plus rationnels. Pour un instant, il nous faut abandonner la recherche de preuve, il faut momentanément lâcher prise avec la raison, ce qui ne nous rend pas idiots pour autant ; mais cela permet de se libérer d'un trop plein de savoir, pour accueillir une présence. Mais avant que cela ne se produise, il va falloir faire un peu de chemin. Ce chemin, ils vont le faire en compagnie d'un autre, d'une autre, de tous les autres. Et cela va prendre du temps. On ne sait pas exactement combien de temps, comme pour toi, Gérard, où finalement, un événement inattendu, presque ultime, en ce qui te concerne, t'ouvre un chemin de foi contre toute attente. Un chemin qui t'a donné la possibilité de reconnaître l'invisible. Quelque chose a fait dans ta vie qui a bousculé tous tes repères soigneusement ordonnés, et qui a tout redéfini sous l'angle de la nouveauté et de la reconnaissance. Tu as fait la rencontre avec le Christ vivant, selon ton expérience personnelle, ton chemin de vie dans l'ordinaire de ton existence. Tu rejoins aujourd'hui, par ton baptême, le cortège des témoins, visibles ou invisibles, qui sont au bénéfice d'une expérience personnelle et de tout façon unique, que chacun est invité à accueillir. Tu nous dis que l'amour de Dieu est pour toi une surprise, comme pour nous tous !

De la même façon que Marie de Magdala, qui revenue au tombeau ouvert pleure sur le passé encore trop présent et parce que, le corps de Jésus ayant disparu, elle réalise que son geste d'adieu restera inachevé. Elle se penche et voit deux anges, assis aux extrémités de l'endroit où le corps de Jésus avait été déposé. Petit clin d'œil aux autres Évangiles, sans insistance. Ils l'invitent juste à dire son chagrin, sa plainte, toujours la même : « Ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais pas où ils l'ont mis ». Marie se retourne. Elle voit quelqu'un. Elle lui parle, mais ne le reconnaît pas tout de suite, aveuglée par son chagrin. Le prenant pour le jardinier, qui nous rappelle que dans l'Évangile de Jean, « à l'endroit où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin » (Jean 19:41), elle lui demande de lui dire où il a mis le corps de Jésus, pour qu'elle puisse le prendre. Mais cet homme lui répond en l'appelant par son prénom « Marie » ; et là seulement elle le reconnaît. Elle se tourne à nouveau vers lui et lui : « Maître ». C'est ce dialogue intime, d'une simplicité désarmante, qui marque l'instant de la reconnaissance. Marie se tourne deux fois. La première fois, elle s'était tournée vers le tombeau vide. Elle s'était logiquement tournée vers le passé, vers la mort. En se tournant une seconde fois, elle se tourne vers la vie. Nous pouvons comprendre son geste comme celui de la conversion, du changement de direction ; ce mouvement l'arrache à la mort de Jésus, à sa tombe, à tout ce qui pouvait l'empêcher de le reconnaître.

Marie en se retournant, est invitée à choisir la vie, sans être tenue coupable de renoncer au passé, aussi beau soit-il ! Jésus est debout, près d'elle, et Marie à son tour, est remise debout. Elle est projetée dans le concret de la vie par le témoignage qu'elle doit rendre aux autres. Elle est envoyée vers les disciples, pour leur annoncer « J'ai vu le Seigneur et voilà ce qu'il m'a dit ».

Elle devient la messagère de la vie. C'est sa mission. C'est aujourd'hui qu'elle ressuscite ! Avec un message à transmettre qui ouvre une relation nouvelle : « Va dire à mes frères ». Pour la première fois dans tout l'Évangile, il n'y a plus de disciples, mais seulement et avant tout des frères. Jésus souligne le fait que son Père est aussi leur Père. Tout le ministère de Jésus est condensé en ces quelques mots ! C'est l'accomplissement du but de sa venue : une fraternité aux dimensions du monde est en train de naître à partir du vide d'un tombeau, avec une mission confiée à une femme, puis à une poignée de disciples encore peu sûrs d'eux-mêmes, peu sûrs de l'amour du Christ. Il faut encore un peu de temps.

La résurrection du Christ, ne s'enseigne pas. Elle se dit, elle se témoigne. On pourra passer autant de temps qu'il le faudra à étudier les textes bibliques dans les moindres détails, en mettant à profit les meilleures exégèses du monde, on pourra entendre les prédications les plus brillantes, des plus traditionnelles aux plus innovantes, la résurrection, que nous la croyions véridique ou symbolique, restera toujours quelque chose d'inattendu, parce qu'elle n'est pas de l'ordre de l'acquisition d'un savoir, mais qu'elle naît d'une rencontre qui met en mouvement, qui nous oblige à chercher, à approfondir.

Les quatre Évangiles nous offrent quatre récits apparemment convergents, mais dans le fond, très différents, l'Évangile de Jean encore plus que les autres. Ce sont en fait quatre témoignages qui disent comment la résurrection du Christ est bel et bien de l'ordre de la rencontre personnelle et non de l'affirmation doctrinale ou de la démonstration scientifique. Lorsque nous entendons ces mots : « Christ est ressuscité », il faut juste faire attention à ce que cela produit en nous, comme réactions négatives ou positives, comme agacement ou comme quiétude. Ces réflexes sont là comme thermomètre de notre confiance, de notre foi. Au fond ces récits sont là pour nous enseigner quelque chose : simplement que la résurrection ne se prouve pas. Marie de Magdala découvre un tombeau vidé de son occupant, mais elle se trouve finalement rencontrée et rassurée par la présence de Celui qui ne l'a jamais quittée. C'est tellement difficile à croire que chacun y va de sa vérification personnelle, volontaire comme Pierre, même s'il reste encore un certain scepticisme au fond de lui. Ou alors, il s'agit d'une démarche confiante, comme celle du disciple bien aimé, qui court, voit et croit. Autrefois, du vivant terrestre de Jésus, la Parole se frayait difficilement un chemin. Ce jour-là, elle est accueillie et reçue en plénitude. Et chacun, chacune, s'imprègne de l'enseignement et des paroles de Jésus. Chacun fait personnellement la rencontre du Ressuscité, occasion d'un départ inattendu, libérant d'un passé qui retenait prisonnier. Marie de Magdala puis les disciples se mettent en mouvement. Ils font ainsi leurs premiers pas de croyants, leurs premiers pas dans la foi. Ils ne prouvent rien. Ils sont, tout simplement. Ils disent seulement comment la joie de la vie a remplacé le deuil et la tristesse de la mort. Ils témoignent de ce qu'ils ont compris et reçu de Jésus, tel que l'Évangile de Jean nous le rapporte.

La résurrection ne s'enseigne pas. Elle s'annonce, elle se dit, elle se proclame. Elle nous rend attentifs à une

rencontre, toujours ouverte, qui nous renverra à la bonne nouvelle de l'Évangile, comme la source authentique de l'amour que Jésus a donné, du pardon qu'il a offert, de la liberté qu'il a fait naître, de la vie qu'il a révélée, de la nouvelle relation à Dieu qu'il est venu inaugurer.

C'est déjà ce que nous partageons aujourd'hui pendant ce culte, au moment où nous avons accueilli Gérard à l'occasion de son baptême.

Nous avons entendu tout ce que le mot « résurrection » évoquait pour lui. Son expérience et son témoignage nous réveillent peut-être d'un engourdissement.

Et c'est là toute l'étymologie du mot « résurrection » qui vient du grec : « se réveiller », « se lever », « être, se tenir debout ». Rien d'autre. Juste un mot qui nous fait passer du sommeil au réveil, de la stupeur à l'enthousiasme, de la faiblesse au courage. Mais c'est à nous d'être honnêtes avec nous-mêmes, d'oser regarder notre cœur en face, et d'exprimer de quoi avons-nous besoin d'être réveillés ? De quoi avons-nous besoin d'être relevés, délivrés, ressuscités ?

Ce récit de Pâques s'adresse à nous, aujourd'hui, dont la vie ressemble souvent à des tombeaux, pour les seules raisons qui nous appartiennent. Il nous encourage à nous remettre debout après une épreuve ; à ne pas nous laisser enfermer dans des situations stériles, à ne pas nous contenter de relations fades, à ne pas nous satisfaire d'une vie personnelle, professionnelle ou d'Église qui ronronne. Il nous interpelle à ne pas abdiquer devant les humiliations que nous sommes amenés à subir ou qui sont infligées à d'autres. Elle nous pousse aussi à ne pas nous laisser hypnotiser par des images de guerre, ou paralyser par des discours qui nous accablent, parfois jusqu'à l'anesthésie, ou nous laisse dans l'indifférence, comme c'est peut-être le cas, en ce moment si perturbant de la pandémie.

Le récit de la résurrection de Jésus nous propulse, comme Marie de Magdala, parmi les vivants, qui réagissent, s'indignent et résistent, mais qui savent aussi se rencontrer, s'engager, s'encourager, s'unir, dans le but de mieux vivre ensemble et libres, dans le souci d'une fraternité réciproque.

Pâques nous invite à faire sans cesse le pari de la lumière sur la nuit de nos angoisses, de nos manques et sur le chaos de nos trahisons, de nos reniements, de nos abandons.

Pâques, c'est aller vers l'autre, ou encore accueillir l'autre qui vient vers nous, porteur d'un geste de tendresse ou d'une lettre d'amour, inaugurée par le Christ lui-même, ou d'une parole de vie et de libération, prononcée par le Christ lui-même, sur nos épreuves, nos séparations et nos terrifiantes solitudes peuplées de larmes, souvent le plus secrètes.

C'est, avec le temps dont nous avons besoin, oser reconstruire nos vies, en acceptant de nous laisser rejoindre, là où nous en sommes, dans le clair-obscur de nos existences, par Celui qui nous aime au-delà de ce que nous pouvons imaginer et qui appelle, chacun, chacune, par notre propre prénom, comme Marie de Magdala. Et comme elle, nous reconnaitrons sa voix, et nous n'aurons plus peur de le suivre, puisque plus jamais, il ne sera un étranger pour nous.

Bonne nouvelle, c'est aujourd'hui que nous ressuscitons, que nous sommes re- suscités. Suscités à nouveau de notre vivant !

Joyeuses Pâques !

Amen.